

en l'introduisant de force et rétrospectivement dans des débats portant sur des sujets d'importance vitale, mais de tout autre nature. Les exemples de ce genre sont légion, et j'en ai analysé plus d'un dans mes essais, depuis cette recherche effrénée de précurseurs qui entend retrouver la semence du darwinisme dans la pensée grecque, jusqu'à aller pêcher des perles évolutionnistes dans les œuvres prédarwiniennes. Ce parti pris nous a conduits, entre autres choses, à ignorer superbement l'existence d'un ample et pénétrant traité d'embryologie dont un bref passage préfigurait la notion moderne de mutation (voir Gould : sur Maupertuis, 1985), et aussi à taxer faussement de créationniste une grande tradition de biologie structurale (de Geoffroy Saint-Hilaire à Richard Owen), sous prétexte que la théorie du changement qu'elle proposait niait l'influence exercée par le milieu, et qu'elle était donc *ipso facto* suspecte d'antiévolutionnisme à ceux qui établissaient un parallèle entre la transmutation à proprement parler et les interprétations de ses mécanismes formulées par la suite (Gould : sur Richard Owen, 1986b).

D'autres dichotomies, elles aussi fallacieuses, sont embourbées dans la tradition de l'histoire des sciences à la whig, y compris les dualités du genre uniformitarisme/catastrophisme, empirisme/spéculation, raison/révélation, vrai/faux, qui ont si fâcheusement desservi l'histoire de la géologie et la découverte du temps profond. C'est Lyell, nous le verrons, qui pour une bonne part a concocté la rhétorique de ces oppositions, et nous nous sommes fourvoyés en le suivant les yeux fermés.

Je ne souhaite pas discuter ici la question de savoir si certaines dichotomies sont « plus vraies » que d'autres. Toute dichotomie est utile ou trompeuse. Elle n'est en soi ni vraie ni fausse. Elle n'est qu'un modèle simplificateur servant à la mise en ordre de la pensée, mais assurément pas du monde. Pour des raisons que j'exposerai plus loin, je crois cependant qu'une dichotomie des moins rabâchées à propos de la nature du temps peut

nous aider grandement à accéder aux visions de mes trois acteurs vedettes dans le feuilleton du temps profond.

Toute grande théorie est expansionniste, et toute idée quelque peu ambitieuse et riche de développements s'appuie sur une vision particulière de la nature des choses. Pareille vision, vous pouvez l'appeler « philosophie », « métaphore », « principe organisateur », comme vous voulez, mais ce qu'elle ne sera au grand jamais, c'est une simple induction tirée des faits observés dans le monde naturel. Je vais tenter de démontrer ici que Hutton et Lyell, découvreurs du temps profond dans la tradition britannique, comme on l'a vu, étaient tout autant (ou bien davantage) mus par le pressentiment de l'incommensurabilité de la durée géologique que par une connaissance supérieure des roches sur le terrain. Et bien entendu je démontrerai aussi que leurs visions ont été antérieures — logiquement, psychologiquement et dans l'ontogénie de leur pensée — à leurs tentatives de les soutenir empiriquement. J'apporterai en plus la preuve que Thomas Burnet, le coupable que conspue l'histoire à la whig, s'est efforcé de trouver un point d'équilibre entre les deux pôles de cette dichotomie où Hutton et Lyell voyaient triompher un des deux camps et que, à bien des égards, la lecture de Burnet exige de notre part bien plus qu'un vague intérêt. En d'autres termes, le temps profond a imposé une vision du réel enracinée dans les anciennes traditions de la pensée occidentale, tout autant qu'elle a reflété une intelligence neuve des roches, des fossiles et des strates.

Cette dichotomie cruciale incorpore deux thèmes liés à l'essence même de la durée. Deux thèmes comptant parmi les plus anciennement enfouis dans la pensée de l'Occident : la vision linéaire et la vision circulaire, respectivement symbolisées par la flèche et le cycle. Autrement dit, les deux notions de temps sagittal et de temps cyclique.